

DENIS  
FORTIER

STANKÉ



# CORPS ÉTRANGER





DENIS  
FORTIER

**CORPS  
ÉTRANGER**

STANKEÉ



Orphelins



## Émilie



La grâce de cette femme ne laisse personne indifférent. Il y a en elle une vivacité qui ne se tarit jamais malgré toutes les difficultés qu'elle doit vaincre l'une après l'autre. Cette force contagieuse me tire vers l'avant et me pousse à me surpasser. Voilà pourquoi je fais ce travail d'accompagnement. Toi, tu construis des ponts avec ta rigueur et ton ingéniosité. Moi, je répare les corps et tente modestement de ranimer en eux ce qui les habite.

Émilie a souvent affirmé que, sans nous, ses soignants, elle ne s'en serait jamais sortie. J'ai du mal à croire que je fais partie de sa « famille de sauveurs », comme elle aime le formuler. Malgré cette reconnaissance, malgré son corps qui se porte mieux – et personne ne pourrait le nier –, hélas, quelque chose me dit que je ne suis pas à ma place, que je n'y suis pour rien dans son cheminement vers la reconstruction.

Je mesure l'amplitude articulaire de son genou en stabilisant sa cuisse atrophiée. La flexion dépasse

quatre-vingt-dix degrés. Quinze de plus que la semaine précédente. Impressionnant. Une mobilité au-delà de l'angle droit favorise un fonctionnement optimal. Tous les physios le savent.

Il n'y a pas si longtemps, Émilie était incapable de franchir plus de deux marches sans aide. Elle me parlait de son corps en otage. Deux opérations chirurgicales et trois hospitalisations plus tard, elle gravit presque un palier complet sans difficulté.

— J'en reviens pas. J'ai l'impression de retrouver ma jambe. Merci tellement !

— Tu as fait les exercices, les automassages, mis les bas de compression chaque matin, et accepté tous ces sacrifices ! Tu mérites ces résultats.

Souigner les réussites de mes patients alimente leur sentiment d'efficacité personnelle. Curieusement, cette stratégie ne fonctionne pas dans ma vie. Rien de durable ne se construit en moi, et jamais, je crois, je ne te l'ai laissé voir.

Depuis trois semaines, la respiration abdominale facilite les traitements d'Émilie. Nous commençons par des séquences d'inspirations de quatre secondes, suivies d'expirations de six secondes. Tu pourrais l'essayer dans ton bureau du 32<sup>e</sup> étage, mais je t'entends déjà me dire que les exercices éso-tériques, ce n'est pas ton genre. Je te jure que cette approche n'a rien de farfelu, et tu sais bien que je ne m'intéresse, comme toi, qu'aux interventions fondées sur la science. Un pont, ça s'effondre. Le corps humain aussi. Nos pratiques doivent être rigoureuses.

Avec ton sens inné de l'observation, tu remarquerais sans doute l'asymétrie de la cage thoracique lorsque l'air entre dans les poumons d'Émilie. Sa capacité respiratoire en est amoindrie, et la santé de son dos, fragilisée. Cette perte d'amplitude de l'hémicorps droit ne pourra pas être récupérée, malgré les immunosuppresseurs et les années de réadaptation. Ce n'est pas un scénario de film ni une vignette clinique pour les étudiants. C'est sa vie, et j'ai manqué un virage que j'aurais dû prévoir. Il faut donc maintenant miser sur ce qui tient bon, sur ce qui est plus fort que la maladie.

En la maintenant dans la position assise, je guide ma patiente dans des étirements rythmés par sa respiration. Sa vitalité se déploie peu à peu sous l'impulsion du diaphragme. Son thorax se mobilise, les tensions s'estompent, ses genoux se relâchent, comme si s'atténuaient les déformations et les années de souffrance.

— Ça fait du bien. Mes muscles se délient. Je te marierais !

— Respire, Émilie. On va d'abord s'assurer que tu puisses avancer jusqu'à l'autel.

Je mesure l'œdème des membres inférieurs. Mon attention se porte autour de la rotule. L'accumulation de liquide persiste, un signe de défaillance du système lymphatique. Même si la cause du problème est désormais identifiée, je reste inquiet. Les médecins pensaient que cette rétention d'eau et l'intensification des douleurs s'expliquaient par une recrudescence de l'arthrite, alors qu'elles étaient provoquées par un cancer.

Comment ai-je pu ne pas m'en apercevoir ? À quel moment ai-je baissé la garde ? Je m'en veux.

Les derniers mois ont été perdus en suivant une fausse piste, et cette erreur diagnostique a retardé la détection du lymphome. En conséquence, des dommages ont été causés aux cartilages du fémur, en partie par ma faute. Le délai déraisonnable pour rencontrer un oncologue n'a qu'empiré les choses.

Je me reprocherai longtemps de ne pas avoir su reconnaître les signes qui, pourtant, nous alertaient. J'aurais dû y être vigilant, conscient que certains médicaments d'Émilie augmentent le risque de cancer.

Ne pas voir. Ne pas agir. Mes ratés sont des crimes par omission.

« T'exagères. Arrête de t'en vouloir. Tu as fait de ton mieux », me dirais-tu, en ami attentif. Il n'en demeure pas moins que les répercussions pèsent lourd. Tu t'imagines construire un pont au mauvais endroit et t'en rendre compte des mois plus tard ? Ma patiente a subi quelque chose de semblable dans sa chair. On ne saura jamais si une intervention plus rapide lui aurait épargné ces douleurs invalidantes.

— Des fois, ça brûle tellement dans ma rotule... Je hurlerais ma vie.

Les mots d'Émilie me troublent, alors que je mobilise son genou œdématié. Elle me parle de ses souffrances et, à défaut de les effacer complètement, j'essaie peut-être aussi, par ces manœuvres, d'alléger égoïstement les miennes. Ma culpabilité est tenace.

Enfin, quelques degrés de flexion sont récupérés. Chaque petit gain compte.

La séance se poursuit avec des exercices supervisés. La chimiothérapie a altéré la proprioception d'Émilie, soit sa capacité à percevoir la position exacte de son corps dans l'espace – et parfois, c'est comme s'il lui était étranger. Je dois modifier son programme. Sinon, elle pourrait se blesser.

Le contexte dans lequel s'inscrit sa prise en charge me touche plus que je ne l'aurais cru. J'ai besoin de t'en parler.

Émilie est suivie dans le cadre du projet pilote lancé par l'hôpital, en partenariat avec Mobilis, la clinique où je travaille. J'y ai été affecté il y a trois semaines, délaissant à regret son programme de rééducation posturale. L'initiative offre un encadrement interdisciplinaire à des patients aux trajectoires de soins complexes, le plus souvent à domicile. Mais les ressources sont limitées – c'est toujours la même histoire.

Ça me coûte d'annoncer à ma patiente que la gestionnaire a réduit le nombre de visites allouées par dossier. Déçue, elle demande si Mathieu, son amoureux, peut prendre le relais les jours où nous ne nous verrons pas. J'acquiesce.

La thérapie se prolonge en raison d'un blocage à la hanche droite. J'ai peur que cette restriction s'amplifie dès qu'Émilie posera le pied au sol, comme la dernière fois.

J'opte pour des tractions douces et une approche myofasciale. Le mouvement se libère, mais l'articulation demeure fragile. Je poursuis les manœuvres. J'en ai facilement pour encore quinze minutes. J'ajouterai au dossier mes observations

cliniques de cette évolution imprévue, plus tard, dans la voiture.

Ma vie change, et j'ai tellement l'impression de ne pas l'avoir choisie.

Désormais, je travaille dans mon véhicule. On est loin de ton bureau *high-tech* du 32<sup>e</sup> étage. J'y prends mes repas, me brosse les dents, passe mes appels, assiste à mes réunions, élabore mes plans d'intervention, lis les guides de pratique. Je vis entre quatre roues.

Il y a des astres qui dévient de leur trajectoire en raison de nouvelles forces gravitationnelles. Celle d'Émilie a été modifiée à l'âge de 4 mois par un diagnostic d'arthrite juvénile idiopathique, trois décennies avant son cancer. Chaque étape de son développement moteur a été perturbée. Ramper ou saisir un jouet lui causaient douleurs et frustrations. Déjà, son corps s'adaptait à l'adversité.

Pour nous, c'est l'adoption qui a tout changé. Mes parents – et peut-être les tiens – ont multiplié les efforts pour que la situation ne soit jamais vécue comme un abandon. « Dis-le pas, à l'école. Les amis, des fois, ils peuvent être méchants », m'avaient-ils prévenu, sans se douter que certains camarades n'avaient pas besoin de connaître l'histoire d'un enfant pour l'intimider et faire preuve de cruauté. Émilie et chacun de mes patients pourraient te raconter aussi bien que moi leur parcours marqué par le repli. Je vais plutôt te parler du mien, du nôtre, et des débuts incertains de nos vies.

Orphelins aussitôt nés, nous avons été contraints d'attendre que des parents nous sélectionnent, nous

accueillent, et nous nomment. J'ai passé vingt et un jours à la crèche de la Miséricorde ; toi, trois de moins à la crèche Saint-Vincent-de-Paul. En bon ingénieur, tu dirais que le destin s'appuie toujours sur des rouages mathématiques. Ce qui n'est pas tout à fait faux.

Quarante-six ans plus tard, je mesure à quel point les déracinements modifient les trajectoires.

As-tu ressenti, toi aussi, des répercussions bien après coup ? J'ai l'impression que non. Il me semble que tu te sois naturellement épanoui dans un univers qui n'était certes pas le tien, mais qui restait propice à ton développement. Crois-tu que la possibilité de laisser une descendance ait pu, d'une certaine manière, t'apporter une forme de réparation ? Dans mon cas, le scénario a pris une tout autre direction.

Il y a quelque chose en moi qui s'emballe parfois, comme une brèche dans ma chambre de détonation. Toi, tu n'exploses en aucune circonstance. Tu es stable et presque blindé. Tu es celui que je ne serai jamais. Je t'envie.

Mobilisé dans la bonne amplitude, le grand trochanter d'Émilie se positionne correctement. Les tensions se dissipent. Je l'encourage.

— À deux, on l'a eu ! Ça devrait être plus souple maintenant.

Sa hanche arthrosée bouge sans douleur. Je lui fais mes recommandations et file vers la voiture retrouver Robert qui m'attend, le terme « attendre » étant ici un euphémisme. Mon conjoint n'aura jamais été aussi tranquille sur le siège du passager, bien sage dans son urne.



## Aline



J'ai beau vaporiser un « push-push » au fruit de la passion dans la voiture, les effluves d'ail et de cumin continuent d'empester l'habitacle. Impossible de masquer l'odeur de mon poulet tikka masala de vendredi. Je me rends compte que la barquette du resto traîne encore sous mon siège. En attrapant la poubelle pour tout jeter, je fais tomber Robert par mégarde – ou plutôt son urne. La formule peut sonner bizarre, mais tu t'y feras. Même ma mère s'y est habituée. Robert restera Robert. Un récipient en noyer ne définira pas ce qu'il était. Je le remets dans mon sac de thérapie, où il sera mieux protégé des regards.

Il existe dans les profondeurs du cerveau une région appelée « substance noire », où des neurones assurent la fluidité des gestes. Chez Aline, ces circuits sont ironiquement frappés par une grande noirceur. Les recherches de l'Institut de neurologie, à Londres, m'ont aidé à comprendre plus clairement comment ma patiente parvient à marcher, malgré l'effort

conscient que chaque pas lui demande. Son passé de nageuse synchronisée lui a été salulaire en favorisant le développement de chemins cérébraux alternatifs, capables de reconstituer artificiellement des séquences de mouvements normalement automatiques.

Mon rôle consiste à l'accompagner face à cet imbroglio neuromoteur. Chaque membre de l'équipe apporte sa contribution sous la supervision de Mireille, spécialiste en médecine interne. Elle a rendu visite à notre patiente la semaine dernière, avec l'ergothérapeute. Cette rencontre a permis d'ajuster le plan de soins pour mieux l'aider. C'est maintenant à mon tour.

À l'intérieur, je place mon matériel et mon sac de façon à ne pas encombrer le passage entre les étagères. Aline demande à son mari de fermer la fenêtre donnant sur la cour. Elle devra se concentrer sur sa séance de physiothérapie.

Les cris de joie des petits voisins dans la piscine s'estompent. Le calme du salon n'est ponctué que par les battements de mon métronome. Aline, debout, glisse ses pieds sur le parquet en suivant le rythme du balancier. Ses mouvements imitent les miens. Je recule, elle avance, jusqu'à ce que son côté gauche se rigidifie. Ma patiente vacille, hésite, maintenant de justesse son équilibre grâce aux stratégies mises en place ces dernières semaines. Que faire de plus pour éviter qu'elle tombe ?

Les secondes passent. Aline reste debout. Un sur-saut de fierté traverse son visage pourtant rendu amimique par la maladie.

## COMMENT S'ANCRER DANS UNE SOCIÉTÉ LORSQUE NOS ATTACHES SONT ROMPUES ?

Un homme porte en lui l'opacité de ses origines et l'impossibilité de laisser une descendance. Physiothérapeute rigoureux, il soigne ses patients à domicile, sans parvenir à se réparer lui-même. Mais il avance et sillonne un Montréal en chantier, accompagné de son chien Henri et de l'urne de son amoureux.

Sa fascination pour les fragilités du corps et son désir d'appartenance l'empêcheront-ils de perdre pied ?

Un roman empreint de sensibilité, à la croisée de la fiction, du documentaire et de l'intime.



Denis Fortier est physiothérapeute et auteur. Il a publié plusieurs guides pratiques à succès, dont le plus récent, *Plus jamais malade!*, s'est vendu à près de 20 000 exemplaires au Québec et en France. *Corps étranger* est son troisième roman.

